

## **« Mémoires de guerre » d'un Parisien en culottes courtes**

*Berry Magazine n°31 – septembre 1994 – page 61*

<b>« En sécurité » à La Chapelle</b>	<b>2</b>
<b>Fière de son « bas-enfant »</b>	<b>3</b>
<b>Sur la carte muette de la France</b>	<b>3</b>
<b>Un éventuel avenir dans les ordres</b>	<b>4</b>
<b>Scènes de la vie campagnarde</b>	<b>5</b>
<b>La communion</b>	<b>6</b>
<b>Quelques gaudrioles avant le certificat</b>	<b>6</b>
<b>Le bombardement du 18 juin</b>	<b>7</b>
<b>Des dizaines de victimes</b>	<b>8</b>
<b>« N'aie pas peur, c'est un gendarme allemand ! »</b>	<b>8</b>
<b>Épilogue : quatre ans plus tard</b>	<b>9</b>

Drôles de vacances que celles qui s'ouvrent pour Joël Petit, gamin de Paris, pendant l'été, à Massay près de Vierzon. Le 3 septembre 1939, en effet, le tocsin de l'église annonce l'entrée en guerre de la France. Aussitôt le petit Parisien est envoyé chez ses grands-parents, à La Chapelle-d'Angillon, où l'on pense qu'il sera plus en sécurité que dans la capitale.

Il séjournera pendant un an, goûtant aux charmes simples de la vie campagnarde d'alors : la pêche, les champignons, le bon lait de « chieuves », l'école de Monsieur Guillon, le catéchisme, la communion, les premières « bonnes amies »...

Juin 40, c'est l'arrivée des Allemands que précèdent des cortèges de réfugiés. Puis, le 18 juin de ce mois, le bombardement meurtrier de La Chapelle-d'Angillon par l'aviation ennemie. A l'heure des commémorations de la Libération, Joël Petit nous révèle ses « mémoires de guerre » berrichonnes, tour à tour insouciantes et inquiètes.

---

J'ai dix ans en cet été de 1939 et je suis de retour pour les grandes vacances à Massay, village de la Champagne berrichonne proche de Vierzon où j'ai passé les jours heureux de ma prime

enfance. Je l'avais quitté au décès de ma bonne grand-mère maternelle Adrienne que, tout petit, j'appelais mémère « Dizaine ».

Le bourg possède un édifice remarquable : le clocher-porche de son église visible à plusieurs kilomètres alentour. A son sommet, dans les entrelaces de la balustrade figure le nom du père abbé instigateur de la construction en l'an de grâce 1493 : Bertrand de Chamborant. Ce n'est évidemment pas la flèche de Chartres mais il a enfin acquis de nos jours quelque notoriété en tant que monument historique.

C'est en provenance de la massive tour carrée que nous entendons tout à coup retentir lugubrement le tocsin tant redouté qui annonce notre entrée en guerre. En cette fin d'après-midi du 3 septembre 1939, notre bande de copains du quartier Saint-Paxent s'est groupée le long des boute-roues qui jalonnent un côté de la rue. Une certaine inquiétude, communiquée inconsciemment par les adultes, assombrit nos ébats jusque-là insouciant pour se concrétiser en cette minute mémorable.

Un de mes compagnons de jeux, Daniel, qui est un cousin de surcroît, me lance alors :

— Tu as de la chance, toi, ton père ne partira pas à la guerre !

Ulcéré, les larmes aux yeux, je me sens presque coupable d'être orphelin, comme si j'étais un traître envers ma patrie !

### **« En sécurité » à La Chapelle**

Ma mère, veuve à vingt ans, peu après ma venue au monde, de ce père que je n'ai pas eu le bonheur de connaître, me croyant plus en sécurité hors de la capitale, décide alors de me confier à mes grands-parents paternels. Ceux-ci résident à quelques dizaines de kilomètres, aux confins de la Sologne, à La Chapelle-d'Angillon, pays natal de l'auteur du « Grand Meaulnes ».

Je les connais bien peu encore ces modestes paysans qui ont à l'époque un cheptel de quatre vaches et autant de « chieuves » procurant lait crémeux et « fromages mous » tout frais sortis de leurs faisselles de grès à une fidèle clientèle.

Ils possèdent l'électricité, luxe que n'avaient pas mes autres grands-parents qui s'éclairaient encore à la lampe à pétrole.

Dans la cuisine en basse-goutte, mon regard est attiré par une gravure cartonnée de grandes dimensions évoquant en images diverses scènes des toutes premières festivités franco-écossaises d'Anbigny-sur-Nère au début des années 30. Il faut monter deux marches pour accéder à la chambre où sont encadrés au-dessus des deux lits Louis-Philippe des

agrandissements photographiques en buste de mon père et de sa sœur, décédée elle aussi. Sur la cheminée, dans un sous-verre de métal patiné et tarabiscoté une carte postale représente mon grand-père Prudent et quelques-uns de ses camarades réservistes pendant la Grande Guerre.

Près de la fenêtre, la comtoise égrène gravement les quarts, les demis et les heures. Le rythme régulier, serein, apaisant du disque doré de son balancier est pour moi comme le battement du cœur de la maison.

### **Fière de son « bas-enfant »**

Mon grand-père, qui a travaillé comme jardinier dans des domaines, cultive en bordure de la route un potager remarquablement entretenu que beaucoup lui envie. Tout l'été, l'allée centrale herbeuse est bordée de dahlias multicolores et il soigne avec fierté et amour les énormes potées de chrysanthèmes qu'on lui commande pour la Toussaint. Les fruits de ses arrhes en espalier font également l'admiration des passants.

Nous allons parfois rendre visite à un grand-oncle maquignon. C'est un gaillard à la barbe piquante, velu et moustachu, qui n'oublie jamais de préciser à mon intention qu'il y aura du hérisson au repas auquel il nous convie ! Pour se rendre chez lui, à l'autre extrémité du bourg, ma grand-mère met une de ses coiffes berrichonnes, fière de présenter son « bas-enfant » à tous ceux que nous rencontrons et qui ne me connaissent pas encore. Certains termes du dialecte local, peut-être plus solognot que berrichon sont différents de ceux qui me sont déjà connus et me surprennent parfois. Oui da !...

### **Sur la carte muette de la France**

La prise de contact avec ma nouvelle école se fait sans problème. J'ai droit au sarcasme de rigueur de mes futurs condisciples :

– Parisien tête de chien, parigot tête de veau !

Ils m'auront d'ailleurs vite accepté, m'affublant cependant d'un sobriquet assez saugrenu : « Bidouille », qui ne correspond à aucune particularité physique ou morale.

Cette année scolaire est importante car elle sera sanctionnée par le Certificat d'Études Primaires Élémentaires qui est encore un symbole de promotion sociale pour son heureux titulaire.

Notre jeune instituteur, M. Guillon, non mobilisable pour raisons de santé, prend sa tâche très à cœur.

Tout en s'occupant des autres divisions, il prodigue, avec dévouement aux trois candidats au certif' que nous sommes, des résumés du « Livre du Maître » recopiés à l'aide de papier carbone.

Le maître nous garde le soir en étude après la sortie des autres élèves. En histoire, la Révolution française est au programme et j'ai tendance à me perdre un peu dans la chronologie de cette période si fertile en rebondissements.

Et gare à qui « s'arroeille » et reste sans voix à l'interrogation orale journalière sur la carte muette de la France. Affluents rive droite et rive gauche de nos grands fleuves, altitudes des principaux sommets des massifs montagneux, énumération et emplacement des dix-sept grandes villes de plus de cent mille habitants (le pays compte, à ce moment-là, quarante millions d'âmes) sans compter les préfectures et sous-préfectures des départements ! La longue baguette de bambou, toujours à portée de la main de l'instit', sert aussi à taper sur l'extrémité de cinq doigts réunis.

Des souvenirs précis et singuliers de cette classe campagnarde m'assaillent avec une acuité toujours présente : le feu de bois qui crépite dans le gros poêle cylindrique trônant au milieu de la salle, l'odeur âcre et puissante de l'encre puisée par les plumes « Sergent-major » de nos minces porte-plumes rouges, l'âpreté râpeuse du bâton de craie et la moiteur tiède de l'éponge sur son support devant le tableau noir.

### **Un éventuel avenir dans les ordres**

Il y a chez mes grands-parents entre le buffet et la porte donnant sur la cour, une étagère masquée d'un rideau de cretonne fleurie qui renferme tous mes trésors de lecture. Un catalogue « Manufrance », illustré de nombreux dessins d'appareils divers, sans compter les traditionnelles bicyclettes et armes de chasse, représente une source de connaissances inépuisables qui comblent mes soirées après le travail scolaire.

Je me repais aussi d'un énorme volume offert à Noël par ma mère, aussi épais que le Petit Larousse. Il conte l'histoire de trois boy-scouts à travers le monde. Je suis très impressionné – gravures hors-textes à l'appui – par leurs mésaventures chez les Danakils d'Abyssinie. Je me plonge, en guise d'exutoire, dans une reliure de numéros hebdomadaires de « L'Épatant » avec les aventures abracadabrantes des Pieds-Nickelés : Filochard, Croquignol et Ribouldingue.

Même le « Nouveau Testament » commence à me passionner, lecture tout à fait inédite pour le jeune athée que je suis. Je dois me rendre au caté, par très motivé au début, chaque matin avant l'école, et assister à la grand-messe et aux vêpres dominicales. En fin de compte je m'appriivoise

assez facilement à cette éducation religieuse et, à l'église, je suis assez fier de m'asseoir auprès de mon grand-père dans les stalles du chœur réservées aux hommes. Car mes grands-parents tiennent absolument à ce que je fasse ma communion solennelle, envisageant même pour moi un éventuel avenir dans les ordres, au grand dam de ma mère ! C'est pour cette raison que je ne fus jamais enfant de chœur...

### **Scènes de la vie campagnarde**

L'automne s'écoule agréablement. Le jeudi, j'accompagne mon grand-père au bord de la Petite Sauldre, le plus souvent près de la ferme de la Maladrerie. C'est pour moi un jeu et un plaisir inégalé de franchir les échaliers d'un pré à un autre, par-dessus les haies, en longeant les roselières des berges. Je me désole aujourd'hui de constater ce qu'est devenue cette rivière autrefois si riante, aux eaux pures et limpides, où foisonnaient goujons, truites et ablettes.

Nous allons aussi à la recherche des délicieuses « couanelles » dans la lande couverte de fougères, sur les hauteurs de Villeboin. Un peu plus tard, ce sont les châtaines, sur les bas-côtés de la route de Presly, au-delà de la ferme des Landois, que nous allons ramasser.

Ma grand-mère elle, comme bon nombre de femmes du village se rend régulièrement au lavoir communal. Avec sa « bérquette », elle traverse ensuite la passerelle près du cimetière qui entoure l'église. Le pignon de celle-ci est surmonté de la statue de son saint patron, un Saint-Jacques peu connu, dont j'ai longtemps cru qu'il s'agissait de l'apôtre de Compostelle.

L'hiver arrive. Lorsque claquent sur la route les galoches des enfants du Moulin-Charbon, je sais qu'il est temps de prendre le chemin de l'école. Je coiffe mon béret, et endosse mon capuchon bleu marine par-dessus mon tablier noir, tenue presque réglementaire des écoliers de ce temps-là.

De retour à la maison, jusqu'à la nuit tombante, je vais rejoindre mon aïeul qui taille sa « bouch'ture » tout au long de ce clair mois de janvier qui fut si rigoureux en cette première année de guerre. Il entrelace savamment les banchages des divers essences en un treillis qui deviendra un obstacle de verdure infranchissable à la belle saison. On est loin des élagages modernes mécanisés qui broient tout sur leur passage...

Le petit ru, en contrebas, est resté gelé longtemps. Aussi, j'ai les genoux souvent violacés, glacés par le froid – nous portions la culotte courte jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans – mais j'ai les pieds bien au chaud dans des sabots de caoutchouc que me fait chausser ma grand-mère. Ils sont garnis de chaussons confectionnés dans le drap bleu horizon d'un morceau d'uniforme de poilu de 14.

Le printemps revenu, nous allons « moder » les bêtes dans des prairies plus éloignées de la maison : au retour, elles se désaltèrent régulièrement à une source qui jailli dans le talus au bord de la route. La chienne Finette nous accompagne, tout heureuse de pouvoir « museler » à sa guise à travers l'enchevêtrement des broussailles.

### **La communion**

Arrive enfin le 26 mai 1940, jour de ma communion. Revêtu d'une sorte de costume marin gris et ivoire, ce qui n'est pas commun, aux revers et à la large ceinture de satin. J'arbore également un brassard en « peau d'ange » et me trouve assez bonne tournure. Péchés d'orgueil !

J'apprécie moins le passage obligé chez le coiffeur pour m'y faire gominer copieusement la chevelure et tracer une raie au cordeau. Traitement infailible pour les tignasses rebelles !

La pompe de la cérémonie m'émeut et je ressens une ferveur non dissimulée lors de cette profession de foi, suivie de la photo-souvenir par un photographe réputé d'Henrichemont et l'échange d'images pieuses avec camarades dans le jardin du presbytère, en présence du vieux curé.

Ma mère a pu venir de Paris et pourra y retourner mais elle nous laissera ensuite sans courrier après l'entrée des Allemands dans la capitale.

Sa première lettre, reçue deux mois plus tard, m'apprendra la disparition d'un de mes tantes, si douce et si gentille, pour qui j'avais une grande affection, minée à 35 ans par la mauvais tuberculose. A cette triste nouvelle, contenant tout d'abord son chagrin, je m'en vais soudain pleurer tout mon saoul au fond de la cour, près des « tés » à lapins.

Le repas de communion, malgré les restrictions, débute avec la tête de « viau » sans laquelle encore de nos jours n'existerait pas un vrai repas de fête berriaud...

### **Quelques gaudrioles avant le certificat**

Nous n'avons guère de loisir de reluquer les filles. Sans même leur avoir jamais adressé la parole, ou si peu, nous avons tous une « bonne amie » attitrée, désignée d'office par les plus hardis – pas forcément les plus « agouants » – qui leur lancent de loin quelques gaudrioles. Quand à moi, tout « conaud », je rougis davantage à leurs boutades que si j'en étais moi-même l'auteur !

Surtout un jour, où, rassemblés sur la petite place du Monument aux Morts entre un manège et une loterie, il se mettent à plusieurs en me poussant irrésistiblement vers une des fillettes de notre âge, qui, je le reconnais, me plaisait assez, en disant :

– Mais, « bige » là-donc !

Honteux et rougissant, je m'enfuis rapidement, loin de cette incitation au dévergondage !

C'est bientôt le 12 juin, jour du certificat. Le soir, nous exultons, reçus parmi les premiers du canton et échappant ainsi à la « tournée » promise par notre cher instit' en cas d'échec. Mais j'éprouve un pincement au cœur à l'heure des récompenses : ma grand-mère n'a pas jugé bon de me remettre les cinq francs nécessaires à l'obtention d'un diplôme grand format sur bristol ornementé de guirlandes. Je dois me contenter du modeste satisfecit décerné par « l'Inspecteur de l'Instruction Publique », maintenant plié en quatre et jauni par les ans où figurent mes nom et prénom calligraphiés en ronde suivis de ma malhabile signature.

### **Le bombardement du 18 juin**

Moins d'une semaine plus tard intervient un événement dramatique pour notre petite commune. Depuis des jours c'est l'exode avec ses cohortes de réfugiés des provinces envahies. Grands chariots picards à quatre roues, automobiles bondées surmontées de matelas, charrettes à bras, voitures d'enfants, enfin tout ce qui roule et peut alléger les fardeaux, mais aussi combien d'autres malheureux, lestés seulement d'un modeste baluchon.

Un soir, c'est le drame, imprévisible. Ma grand-mère est en train de servir le lait encore fumant l'orsqu'une escadrille déchire le ciel d'azur de ses vrombissements. Sur le seuil, avec d'autres enfants nous commençons par jouer à compter les appareils en formation qui brusquement commencent à perdre de l'altitude quand les premières explosions retentissent.

Un soldat noir, sénégalais vraisemblablement, laissé en arrière-garde de l'unité qui vient de quitter ses baraquements tout proches, esquisse le geste dérisoire de tirer sur les bombardiers ennemis. Je me suis longtemps posé la question de savoir pourquoi ces troupes étaient cantonnées aussi loin à l'arrière depuis des mois pour finalement évacuer leur camp juste avant le raide meurtrier. Cinquante ans ont passé et cela reste toujours pour moi inexplicable.

– Les Italiens ! crie quelqu'un.

Nous n'avions pas la T.S.F. et nos voisins non plus, mais le bruit courait que les Transalpins, se chargeant des basses besognes, décimaient les populations sous leurs attaques aériennes. Certains ont toujours eu l'irréductible certitude qu'il s'agissait bien d'avions fascistes. On a pourtant démontré que les appareils stationnent dans le sud-est de notre pays après l'entrée en guerre de l'Italie n'avaient pas un assez grand rayon d'action. Les autres à l'aide de témoignages oculaires, de recherches ponctuelles, ont prouvé que c'étaient en réalité des bombardiers en

piqué Junker 87 « Stuka » de sinistre mémoire, aux ailes frappées de la croix de la « Luftwaffe ». Cette version est corroborée par des personnes dignes de foi que j'ai pu contacter.

### **Des dizaines de victimes**

Les personnes présentes se réfugient précipitamment dans la pièce et quelle n'est pas ma frayeur lorsque, blotti près de la maie, je vois sauter et tomber bruyamment sur le carrelage la clé de la serrure de la porte d'entrée sous le souffle d'une déflagration. Par contre, les vitres ne sont pas brisées. J'aperçois ma grand-mère ébaucher un discret signe de croix.

L'alerte passée, de courte durée, mais qui nous a paru une éternité, mon grand-père sort et se dirige vers la grange, refusant que je le suive. Il en revient bientôt, très pâle, expliquant à demi-mot à ma grand-mère qu'il a découvert le corps d'un militaire atteint mortellement par la mitraille. Il nous montre des fragments métalliques encore chauds qu'il tient dans le creux de la main, provenant de l'explosion d'une bombe.

C'est plus tard que j'apprendrai que l'incroyable cauchemar que nous avons vécu fit des dizaines de victimes principalement parmi les malheureux civils entassés sur le champ de foire en cette journée du 18 juin 1940, par ailleurs mémorable à un autre titre (1). Ce champ de foire où, le jour même de ma communion, nous avons cueilli un bouquet de marguerites.

Pour le cinquantenaire du drame, en 1990, une stèle y a été érigée.

### **« N'aie pas peur, c'est un gendarme allemand ! »**

Déjà inquiets au sujet de mon cousin Georges qui est hussard, ou cuirassier quelque part sur le front de Belgique et dont ils sont sans nouvelles, mes grands-parents, dans le but louable de me mettre à l'abri, me confient à des voisins qui ont décidé de se rendre pour quelque temps dans la famille aux « Poteries » d'Achères, hameau situé à l'orée de la forêt de Saint-Palais. Je pars donc avec eux en carriole à cheval pour la ferme d'un autre grand-oncle.

En montant la côte, l'air embaume le foin coupé, puis nous abordons peu après la haute futaie. La nuit est étoilée mais sans lune. Petit à petit je discerne une multitude de réfugiés prostrés et silencieux sur les accotements de la route. Je ressens un malaise indéfinissable, le cœur serré face à cette misère contenue, stoïque.

Arrivé à destination, recru de fatigue et d'émotions, je sombre instantanément dans le lit à baldaquin de la salle commune.

Je suis réveillé le lendemain matin par le soleil qui pénètre à flots par la porte à deux vantaux. J'entends des voix et, saisi de crainte, je vois en conversation animée dans la cour avec ma

cousine, parmi les poules caquetantes, un militaire vêtu de « vert-de-gris », casqué, botté, portant en sautoir une grosse chaîne alourdie d'une plaque qui lui barre la poitrine.

L'homme éclate de rire, d'un rire énorme, conquérant, devant mon air terrorisé. Le vieux chien bâtard qui grogne depuis un moment se met à aboyer furieusement en tirant sur la longe qui le relie au vieux tonneau lui servant de niche.

— N'aie pas peur, me dit ma cousine, c'est un gendarme allemand. Il ne nous veut pas de mal...

Quelques jours plus tard, le calme étant revenu à la Chapelle, je retrouve le théâtre habituel de mes jeux. A l'entrée du bûcher, près du grand hangar métallique habillé de planches où est entreposé du foin, je lis une inscription tracée à la craie sur la poutre servant de linteau : « Krankenstalle » (2). J'ai longtemps ignoré la signification de ce mot mais je l'avais, lui aussi, mémorisé ! Les Allemands sont restés là quelques jours et ont mis à paître des chevaux dans le verger attenant. Mon grand-père qui avait enterré un tonnelet de « goutte » près du « barriau » d'entrée était dans ses petits souliers, craignant que les équidés finissent à la longue par tout défoncer par leurs passages répétés sur sa cache !

C'est le moment de la fenaison, effectuée entièrement à la faux, puis nous rentrons les andains à l'aide d'une modeste voiture à bras équipée de ridelles...

A la rentrée scolaire 40-41, marqué d'une empreinte ineffaçable, je réintègre mon école parisienne proche de l'église Saint-Merri.

### **Épilogue : quatre ans plus tard**

Les années d'occupation passent et, en septembre 1944, de retour chez mes grands-parents pour les vacances d'été, j'ai l'occasion d'assister à un défilé d'un tout autre genre sur la Nationale. Une division allemande au complet, forte de milliers d'hommes, traverse le Berry avec armes et bagages pour aller se rendre aux troupes régulières, françaises ou américaines. Je me souviens parfaitement d'avoir entrevu le général Elster — j'ai su son nom plus tard — avec sa culotte de cheval garnie d'une large bande verticale de couleur framboise.

Nous savourons une sorte de revanche, en pensant que c'en est désormais fini des années noires. Soudain juché sur la cabine d'un camion bâché, un soldat fait mine de dégoupiller une grenade à manche tirée de sa courte botte et vise notre groupe d'adolescents, près de deux maquisards postés au carrefour et armés d'un fusil-mitrailleur. A ce spectacle pour le moins alarmant, retentit alors un rire amer, cruel, rire de vaincu cette fois mais qui pourtant me rappelle tellement celui entendu quatre ans auparavant et que je n'ai jamais pu oublier...

A la rentrée je rejoindrai Paris perché à mon tour sur un camion, au faîte d'un chargement de sacs de charbon de bois, après un long itinéraire afin d'emprunter les ponts encore utilisables.

Joël Petit

(1) C'est en effet le jour où De Gaulle, depuis Londres, lançait l'appel dit du 18 juin.

(2) Infirmerie.